

Le soleil sous la mort (poèmes de Fernand Ouellette)

Pierre de Grandpré

Volume 7, Number 3 (39), May–June 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Grandpré, P. (1965). Le soleil sous la mort (poèmes de Fernand Ouellette). *Liberté*, 7(3), 296–298.

Littérature canadienne

Le soleil sous la mort

(poèmes de Fernand Ouellette)

Il y a dans la nouvelle poésie canadienne des voix plus éclatantes que celle de Fernand Ouellette. Mais je n'en perçois aucune qui soit aussi grave que la sienne. En poésie comme à travers la peinture, la musique ou la réflexion philosophique, ainsi qu'en témoignent ses nombreux articles: à travers aussi de généreuses admirations pour de grands inquiets en terre d'Amérique, — comme notre Alain Grandbois, comme Blaise Cendrars à New-York, comme l'Eliot de "Waste Land", comme Edgard Varèse, Miller ou Anaïs Nin, — nous voyons un homme se chercher avec une quasi-fanatique sincérité.

L'auteur de "Ces anges de sang" et de "Séquences de l'aile" me paraît sollicité, dans ses poèmes, par trois thèmes principaux. Tout d'abord, comme bien d'autres, Fernand Ouellette rend compte de certains complexes et de certaines motivations collectives, du triomphe canadien-français sur une paralysie et une hibernation qui allaient être mortelles. Mais un thème tout différent s'y greffe, universel celui-ci, la stupeur dont est frappé l'homme contemporain devant la menace d'une suprême violence atomique: "Le soleil s'entr'ouvre", dit le poème "Mémoire",

"Large fosse d'esprit-feu
où je marche avec mon mal"

Enfin, en contrepoint dans cette poésie, s'entend toujours ce que l'auteur nomme "la musique d'un grand ballet solaire", — l'ample thèse de l'Amour, à tous les niveaux et dans toutes les acceptations du mot.

Le recueil que publie aujourd'hui Ouellette, le troisième en dix ans, est une sorte de bilan. Il opère l'intime fusion des trois ordres de préoccupations que je viens de distinguer. On voit tout de suite comment son titre, "Le Soleil sous la mort", unit l'un à l'autre les trois thèmes d'inspiration.

"L'intensité d'un homme, a déjà écrit l'auteur, s'évalue à sa capacité de penser la mort. Car la vie et la mort s'épaulent dans un même élan vital". Comme Alain Grandbois et comme Pierre Trottier, Fernand Ouellette ne se contente pas de crier son vouloir-vivre; il réfléchit, à coup d'images, au processus qui promet à la vie une substance inerte, — qu'il s'agisse de la foi, de l'art ou de l'histoire.

Nos ancêtres étaient de gais géants, mais ils firent souche de "géants tristes", aux "corps tendus par les deux pôles", — "race en errance par la mort" (je cite), "saignant sous la déchirure", chantant "le dur cantique du sel, — sel à ronger le désir de vivre", peuple parcourant, sur des espaces qu'on lui avait brûlés, des "paysages à remords", aux couleurs de nuit et "d'agonie calme". C'était, dit encore le poète:

"Notre chair écorchée à coups de rivières
et de lames d'épinettes, notre esprit
rougeoyant dévoré par le grand fleuve".

Voulez-vous une figure plus impressionnante encore du sommeil d'un peuple? Voyez ces autres vers du début du recueil:

"Lui, il se coucha et passa dans la glaise, dans la
planète, le cri comme une dague au travers de sa vie".

Mais n'étions-nous, demande l'écrivain, que "le nourricier de terreau, — le veilleur de vie ancienne! Non pas. Car il y avait, malgré tout, l'enfance: "Il te revenait des girations de soleils — sous la membrane du ruisseau — ...Et le printemps de résine".

Et il survint quelque chose d'autre, comme le proclame une image des plus audacieuses.

"Longtemps, la verticale a germé dans l'argile
Puis le fleuve se tint debout
Comme un long mâle feu — Se refuse au silence des
gisants
Le fleuve devint l'arbre".

ou encore:

"Aujourd'hui nous sortons nus d'un bain de mémoire
AMÉRIQUE revient lentement du fond de l'oeil".

On aura observé, par les vers que j'ai cités de cette première partie, combien répond, au contraste entre la mort et le soleil qui sourd au delà, une pareille opposition des tons blafards aux couleurs rougeoyantes du feu. Seulement, le soleil humain peut se décomposer horriblement, devenir "illisible", la chair "orange et blanche" se refaire cendre. (La vie "empierre les étoiles", dit le poète, "quand l'homme se fait nuit", — quand "cri de bête, — feu et fer, — la guerre frappe").

Cela, c'est *L'Absence de soleil*, ces Pâques tragiques des "50 Mégatonnes", où "l'atome se suicide", et que l'auteur dénonce au même titre que la tristesse des fausses Toussaints et la lourde inertie, — que du reste ce nouveau mal, en apparence contraire, rejoint en ses effets. Tout aussi profondément dans les deux cas, "pourrissait le soleil".

Mais voici enfin(fermant le recueil avec "Naissance de la paix", le chant de "L'Amour solaire". "S'il ne connaissait d'abord qu'une lumière lunaire, funèbre et blanchâtre, a écrit un jour Ouellette à propos du peintre André Jasmin, il pourra dorénavant se laisser soulever par des lumières plus ardentes". Et il décrivait ces trableaux "rutilant de jaune-orangé et de flammes"... Ce sont les tons qui éclatent dans cette troisième partie avec la glorification du cœur et du corps, "bel arbre de fièvre"; de "l'amour aux larmes de lilas et de braise".

C'est que, laissée à elle-même, "la terre ne sait qu'une chair, — la fragile, la douloureuse", mais il y a bien, par bonheur, un *soleil sous la mort*. Une évocation de la Vierge, à cette étape de la démarche, dit assez que l'on entend nous parler d'un troisième mystère, celui d'une Incarnation, à l'heure du "gémissement de l'Être":

"Déjà la paille est pourpre

La Vie va venir près du givre.

..Une incarnation qui dresse contre la Mort la trinité du Soleil, de la Vie et de la Paix.

"L'homme, a écrit quelque part Fernand Ouellette, avance dans un espace qui lui-même est genèse". Les associations symboliques que je viens d'extraire du "Soleil sous la mort" établissent suffisamment à elles seules, je crois, devant quel effort de construction de l'humain, en notre temps et en notre pays, nous place cette poésie.

Pierre DE GRANDPRÉ